

The Linguistics Wars, Randy Allen Harris, 1993, Oxford University Press, xi+356 p.

Paul Pupier

Les clitiques

Volume 24, numéro 1, 1995

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/603108ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/603108ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

0710-0167 (imprimé)

1705-4591 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Pupier, P. (1995). Compte rendu de [*The Linguistics Wars*, Randy Allen Harris, 1993, Oxford University Press, xi+356 p.] *Revue québécoise de linguistique*, 24 (1), 183–190. <https://doi.org/10.7202/603108ar>

THE LINGUISTICS WARS

Randy Allen Harris, 1993, Oxford University Press,
xi+356 pages

Paul Pupier*
UQAM

CHOMSKY et ses doctrines linguistiques ont encore un retentissement considérable, et ce, depuis presque quarante ans. (Sa célébrité en politique est presque aussi ancienne et aussi persistante.) Déjà, son accession à la célébrité avait suscité la polémique. Depuis, nombre d'articles, voire de livres, ont traité de son apport, souvent en termes de révolution scientifique (c'est précisément le titre du chapitre 3 du présent livre) ou, au contraire, de pseudo-révolution. Pour l'histoire du mouvement chomskyen, un ouvrage fait autorité depuis une quinzaine d'années: c'est celui de Newmeyer (1980). En un sens, cette excellente histoire de la syntaxe et de la sémantique issues du chomskyisme symbolise la consécration officielle de l'«entreprise» (comme Chomsky lui-même appelle son école). En effet, tout en visant à l'impartialité et en gardant un ton très sobre, Newmeyer avait choisi son camp: celui de Chomsky. Et, en tant qu'ancien secrétaire trésorier de la Linguistic Society of America, il faisait certainement partie de l'establishment de la linguistique américaine.

Ça paraît peut-être un auteur de la périphérie pour réussir à ébranler la conception établie de l'histoire du générativisme. Randy Allen Harris est canadien, et il ne se présente pas comme un linguiste pur (et dur)¹, mais comme

* Merci à Denis Bouchard pour ses commentaires sur une version préliminaire du présent compte rendu.

¹ Un autre Canadien qui a remis en cause l'histoire officielle du chomskyisme est Stephen Murray (voir en particulier Murray 1993). Huck et Goldsmith (1995) va aussi dans le même sens. Son premier auteur est maintenant à l'Université de Toronto, mais Goldsmith, lui, a été élevé dans le sérail (ancien étudiant de Chomsky et de Halle), en plus d'avoir une réputation mondiale en tant que théoricien. Il paraît que ce livre a été soumis à des délais de publication, qui semblent indiquer que la linguistique dominante se sent menacée. Signalons au passage que ces deux monographies constituent, avec celle recensée ici, des livres de chevet qui retarderont vos heures de sommeil.

enseignant la rhétorique aussi bien que la linguistique. Malgré ces «handicaps» apparents, notre auteur, sans avoir certes la primauté dans la contestation du chomskyisme, a peut-être été le premier, de ce côté-ci de l'Atlantique, à avoir fait reconnaître, du côté des «orthodoxes» eux-mêmes, une nouvelle vision des débuts de leur école, puisque Newmeyer lui-même apprécie, avec une modestie qui lui fait honneur, le grand apport du livre de Harris. De fait, même si ce livre est moins technique que celui de Newmeyer, il ne fait pas pour autant de la vulgarisation élémentaire. On peut même dire, de surcroît, qu'il a constitué une contribution considérable à notre connaissance historique des débats linguistiques centrés autour de Chomsky.

Il est clair que Harris se positionne relativement à Newmeyer. Notre professeur de rhétorique n'a pu tomber par hasard sur des expressions très semblables à celles de son prédécesseur. Le titre de l'ouvrage, qui modifie minimalement mais significativement celui du chapitre 5 du livre de Newmeyer (lequel est intitulé "The Linguistic Wars"), est certes à retracer jusqu'à Postal et sa grandiloquence (cité à la page 152 de l'ouvrage recensé). Il reste pourtant d'autres ressemblances. Retenons que le livre de Harris, comme celui de Newmeyer, contient un chapitre s'intitulant "The Chomskyan Revolution" et que les deux auteurs utilisent le même terme ("collapse") pour l'«effondrement» de la sémantique générative (Newmeyer, chap. 5.7; Harris, chap. 9). La différence entre les deux ouvrages est que Harris insiste plus sur le côté sociopolitique et psychosocial des événements, tandis que Newmeyer centre son travail sur la genèse des conceptions linguistiques. En outre, Harris utilise un langage plus évaluatif, et même plus émotif (chap. 4: "The Beauty of Deep Structure"; chap. 6: "The Heresy").

Si Harris a corrigé l'expression postalienne en *The Linguistics Wars*, c'est qu'il a voulu dire que les conflits dont traite son livre (et dont parlait Postal) portent sur ce qu'est la linguistique: il ne s'agit pas de conflits quelconques ayant à voir avec la linguistique². Parler de «guerres» dans ce contexte est très fort – ce sur quoi Chomsky lui-même a ironisé, cf. Grewendorf (1994). Contrairement au Vietnam par exemple, il n'y a pas eu de mort dans ces «guerres»; pas même de violence physique, semble-t-il. Mais il y a bel et bien eu violence symbolique (pour reprendre l'expression du sociologue Bourdieu). En général, il semble que les théories rivales de la doctrine courante de Chomsky n'ont pu se maintenir dans le département où enseigne le maître (ce qui est

² Il s'agit encore moins, bien entendu, de "language wars", de «guerres des langues» - autre expression forte qu'ont affectionnée certains sociologues du langage francophones (Leclerc 1989, après Calvet 1987), pour désigner ce que des anglophones ont appelé - de leur point de vue bien différent - "language competition" (par exemple, Wardaugh 1987).

compatible avec l'affirmation de celui-ci, quand il dit que son département a embauché des adeptes de la sémantique générative, cf. Grewendorf (1994.)

Pourquoi Harris parle-t-il de guerres, au pluriel? Que les hostilités aient duré quelques années et que les participants aient pu changer en cours de route n'impliquent pas qu'on ait affaire à plusieurs guerres³. En fait, il semble qu'il y a eu (et qu'il y a peut-être encore) une seule «guerre», celle qui a porté sur l'hégémonie de Chomsky. Elle a eu ses «vicissitudes» (titre du chapitre 7), et ses épisodes (de la «révolution» initiale contre les structuralistes américains à l'«effondrement de la sémantique générative», relaté au chapitre 9).

Pour qui ne connaîtrait pas le contexte intellectuel, l'article définit *the* (dans *The Wars*) indique une prétention à l'exhaustivité: comme si Harris parlait de toutes les «guerres sur la linguistique» de l'histoire de l'humanité. Or, tous les linguistes (ou presque) dont il est question dans ce livre sont américains⁴. Alors, est-ce que les guerres sur la linguistique seraient un monopole américain? Est-ce que la seule linguistique qui compterait serait la «linguistique américaine»? Peut-être existe-t-il une pugnacité typiquement yankee, mais la compartimentalisation doctrinale (voire doctrinaire) se manifeste aussi dans d'autres pays⁵. Le tableau présenté par Harris souffrirait-il de l'américanocentrisme normal aux États-Unis et courant au Canada? D'ailleurs, même du point de vue américain, les «guerres» relatées par Harris ne constituent qu'une partie des désaccords théoriques qui ont défrayé les publications. Ainsi, les attaques des sociolinguistes contre la notion chomskyenne de compétence (Weinreich, Labov, Hymes) ou contre l'abstraction idéalisante de communauté linguistique homogène (Labov) ne sont pas évoquées par Harris. Par ailleurs, bien peu est dit sur les escarmouches entre grammaire relationnelle et syntaxe autonome. Le débat sur l'innéisme à la Chomsky n'est pas traité non plus: le compte rendu du colloque autour de Piaget et de Chomsky est bien inscrit dans la bibliographie, cf. Piatelli-Palmarini (1983), mais rien n'est dit sur le débat (qui en était la raison d'être) entre ces deux géants du cognitivisme (et bien peu sur le désaccord entre Chomsky et Putnam).

³ L'histoire générale a connu par exemple une Guerre de Trente Ans, et même la Guerre de Cent Ans. Et dans ces guerres militaires les combattants ont pu changer plus que dans les guerres linguistiques – ne serait-ce que parce que les guerres militaires sont meurtrières!

⁴ Parmi les linguistes non-américains ayant pris part au débat, Hagège (1981) est mentionné, mais pas Maurice Gross, dont la critique de la grammaire générative (1979) est pourtant parue dans l'organe officiel de la Linguistic Society of America.

⁵ C'est le cas en France, où les «généralistes» eux-mêmes n'ont jamais eu la position dominante qu'ils maintiennent en Amérique du Nord. Ils doivent (ou ont dû) y composer avec les partisans du lexique-grammaire, avec les culioliens, avec les fonctionnalistes d'obédience martinettiennne, et d'autres encore.

Peut-être que la plupart de ces autres désaccords théoriques ne méritent pas d'être appelés des «guerres (chaudes)» – ne serait-ce que parce que Chomsky n'y est pas intervenu. Quoi qu'il en soit, le titre de la thèse de doctorat à l'origine du présent livre – *The Life and Death of Generative Semantics*, Harris (1990) – cerne mieux le contenu du livre. Si l'auteur avait ajouté Chomsky à ce titre, la description aurait été assez complète. (En fait, le titre final du livre de Huck & Goldsmith (1995) conviendrait bien au livre recensé!) Mais Harris a préféré ici l'effet stylistique et publicitaire à la précision. Outre qu'il fait ainsi une allusion pertinente au mot de Postal, il n'est pas pour se refuser une hyperbole quand il s'agit d'accrocher le lecteur⁶. Aussi fascinante que soit l'histoire racontée par Harris, ne perdons donc pas de vue qu'elle ne porte que sur un petit domaine de l'univers linguistique – (aussi central que ce domaine soit ou ait été).

Les deux premiers chapitres fournissent le cadre général du récit, dans la droite lignée du titre du livre, le premier portant sur le langage et le deuxième sur la linguistique. Le chapitre intitulé "Linguistics" constitue essentiellement une esquisse de l'étude du langage, des Stoïques à Chomsky. Le chapitre 3, "The Chomskyan Revolution", montre que ladite révolution ne se conformait pas au schéma classique de Kuhn (1970) ni au récit assez héroïque de Newmeyer 1980: essentiellement, le structuralisme américain, auquel s'attaquait Chomsky, n'était (selon R. Harris) plus en crise, et Chomsky, loin d'être ostracisé par les linguistes dominants, s'est vu offrir, dès le début de sa carrière, les forums les plus influents (notamment par l'autoritaire rédacteur de *Language*, Bernard Bloch, lequel voyait bien en Chomsky celui qui allait conquérir la syntaxe pour le structuralisme). R. Harris note au passage l'influence considérable exercée par le petit livre où Chomsky a résumé sa massive thèse (laquelle n'est parue qu'en 1975): *Syntactic Structures* ("one of the masterpieces of linguistics", dit justement notre auteur en page 39) a constitué une révélation pour nombre d'entre nous, formés dans d'autres écoles.

Le chapitre suivant (4) traite de la structure profonde, car c'est sur cette structure profonde que portera la première contestation du modèle de Chomsky par les promoteurs de la sémantique générative. La structure profonde en question est celle présentée dans *Aspects of the Theory of Syntax*, ouvrage qui introduit le modèle qui constitue le point de départ de la sémantique générative. Chomsky, nous dit notre auteur, était parti, dans *Syntactic Structures*, de la théorie distributionnaliste à la Harris (Zellig, le directeur de thèse de Chomsky).

⁶ Harris affectionne aussi les calembours: "Into the Great unNoam" (77), "whither Chomsky?" (256) vs. "wither Chomsky" (256). En général, il a le sens de la formule frappante.

Il a évolué ensuite vers une théorie médiationnelle, c'est-à-dire, selon la terminologie de Huck & Goldsmith (1995), une théorie qui fait le lien entre le son et le sens. Dans le modèle d'*Aspects*, c'est à partir de la structure profonde qu'opérait la composante sémantique. L'expression «structure profonde» a eu un grand succès, et bien au-delà de la linguistique. (La valeur positive du mot «profond», et même celle de «structure», surtout alors que les structuralismes étaient prestigieux, y est pour quelque chose.)

Les chapitres suivants sont centrés sur la sémantique générative. Ici encore Harris personnalise les choses. Le chapitre 5, pourtant sous-titré "The Model", présente en son début les protagonistes du nouveau mouvement, "the four horsemen" (p. 220 et passim): Postal, Lakoff, Ross et McCawley (p. 102-104), et même Chomsky, qui ne manque pas de dire qu'il avait plus ou moins proposé la sémantique générative au début des années 60! Harris en tire la conclusion que «la plupart des idées n'ont pas un père ou une mère mais plutôt une communauté» (p. 104). La première expression écrite du modèle est cependant un article de Lakoff (1976) circulé dès 1963, dont il est question au début du chapitre. À la fin du même chapitre, le modèle est établi: il a été adopté par Postal, le mentor de Lakoff, sous le nom de "Homogeneous I". Entre les deux, Harris parle de syntaxe abstraite, de base universelle, de filtres et contraintes, d'analyse performative et de décomposition lexicale, toutes analyses mises de l'avant par la sémantique générative.

La réaction à ces idées ("the backlash", écrit Harris) se déclencha dès le retour de Chomsky de sabbatique (en 1967). C'est le sujet du chapitre 6: "Generative Semantics 2: The Heresy". Au transformationnalisme de Lakoff et confrères, Chomsky opposa le lexicalisme de "Remarks on Nominalization", et, pour marquer la continuité avec sa doctrine précédente (la doctrine standard d'*Aspects*), il introduisit la «théorie standard étendue». Non seulement Chomsky avait envisagé la sémantique générative avant ses créateurs, mais la théorie qu'il lui oppose n'est qu'un approfondissement de sa position précédente.

Le chapitre 7 présente d'autres points de désaccord théorique entre sémanticiens génératifs et chomskyens. En particulier, on a reproché à la sémantique générative sa trop grande puissance (unrestrictedness), qui fait qu'elle ne caractérise pas assez précisément la faculté de langage. (On semblait alors ne pas s'apercevoir que les théories chomskyennes reléguaient certains des problèmes considérés par la sémantique générative dans les zones alors obscures de la sémantique.)

Le chapitre 8 ("The Ethos") revient sur le climat socioculturel que représentait la sémantique générative: son opposition à Chomsky, son humour particulier (qui contraste avec l'esprit de sérieux des chomskyens), sa politique

(généralement de gauche: pas de différence ici avec Chomsky) et son amour des données. La voracité pour les données va de pair avec le rejet de la distinction entre grammaticalité et acceptabilité et avec le raffinement dans la caractérisation du niveau d'acceptabilité des expressions. L'astérisque ne suffit plus; il y a toutes sortes de cas intermédiaires entre ce qui est tout à fait normal et ce qui est absolument exclu, certaines expressions sont préfacées par le ou les points d'interrogation, d'autres par % pour indiquer la variation, etc.

Le dernier chapitre sur la sémantique générative ("Generative Semantics 4: The Collapse") commence par un paragraphe intitulé "The Cessation of Hostilities". Tout d'un coup la sémantique générative avait disparu. C'était la débandade des quatre cavaliers de l'apocalypse. Postal mit pied à terre le premier et lança avec Perlmutter la grammaire relationnelle. Ross s'enfonça plus encore dans le continuum des données (pour lui, les catégories syntaxiques elles-mêmes se distinguent graduellement: elles constituent un *squish*). Lakoff est celui qui resta le plus longtemps fidèle au programme. Il essaya même d'intégrer les *squishes* à une théorie plus générale, en incorporant la théorie psychologique des prototypes de Rosch et la théorie mathématique des ensembles flous (*fuzzy sets*). Quant à McCawley, son travail était dans les années 70 plus de la syntaxe abstraite que de la sémantique générative proprement dite (p. 225). Surtout, Chomsky avait repris le haut du pavé. Il proposait cadre théorique après cadre théorique: Grammaire standard étendue, Grammaire standard étendue révisée, Théorie des traces, Recton et liage⁷, Principes et Paramètres, Programme minimaliste⁸. Chaque fois, des centaines de chercheurs emboîtaient le pas.

Le dernier chapitre de l'ouvrage, "Whence and Whither", reprend les questions importantes du livre. En particulier, pourquoi la sémantique générative a-t-elle échoué? Pour la même raison que la plupart des programmes de

⁷ Cette traduction de l'anglais *government and binding* est plus en continuité avec la terminologie traditionnelle *quegouvernement* et *liage* (courant au Québec). — Bien sûr, les spécialistes disent, même en français parfois, *djibi* («GB»), appellation sans doute appropriée pour un concept qui vient tout droit d'un formidable centre de recherche américain, lui-même désigné habituellement par un sigle (le MIT). Dans une perspective un peu plus mondiale que celle de Harris, il est pertinent de remarquer que l'abondance des sigles chez les générativistes est conforme aux usages états-uniens. Le chomskyisme en diffusant ces façons d'écrire, est sur ce point, comme sur d'autres, un instrument de l'influence culturelle américaine. C'est un résultat pervers, quand on sait l'énergie que Chomsky déploie depuis des années pour critiquer l'impérialisme de son pays,

⁸ Toutes ces appellations ne désignent pas des théories distinctes. Certains sont des variantes: ainsi *Recton et liage* d'une part, *Principes et paramètres* d'autre part. Il reste que les linguistes de l'extérieur peuvent avoir du mal à suivre le défilé des théories.

recherche, pense Harris (p. 242). Il poursuit: «Les forces qui ont donné naissance à la sémantique générative n'ont jamais disparu, mais la Grammaire de Montague, la Grammaire relationnelle et les autres approches non génératives sont apparues plus prometteuses. En outre, Chomsky a créé une nouvelle motivation pour les linguistes, en restreignant la grammaire [ce qui n'est pas sûr — PP] et en leur fournissant un nouvel outillage théorique.»

Malgré sa déconfiture, la sémantique générative a laissé un véritable héritage. Grâce en partie à la sémantique générative, la linguistique a dû s'ouvrir, notamment aux questions sémantiques et pragmatiques (ce que Bruce Fraser a appelé "the greening of linguistics"). D'autre part, certaines analyses ont été carrément importées de la sémantique générative à la sémantique interprétative (qui s'est transformée en linguistique dominante). En effet, les chomskyens n'ont pas toujours reconnu leurs dettes intellectuelles; ils ont utilisé ce que Postal a appelé le droit de récupération ("the right of salvage"; terme repris par Harris (p. 253) et illustré aux pages suivantes).

Revenant au centre du débat (même si c'est un centre en mouvement perpétuel), la dernière section du chapitre (et du livre) s'intitule "Où va Chomsky?" Si sa place est assurée en philosophie, pense Harris, c'est moins sûr en psychologie: «Un modèle insulaire du langage comme celui de Chomsky signifie, entre autres choses, que tous les résultats ou idées qu'on obtient en explorant d'autres structures mentales sont essentiellement inutiles pour considérer le langage, et que toutes les vues profondes que vous pouvez avoir sur le langage sont essentiellement inutiles pour le reste de votre travail. Le potentiel pour des résultats généralisables est beaucoup plus grand avec le modèle hautement intégré de Langacker.» (Note 22 du chap. 10, p. 309.) Et quel est l'avenir de Chomsky en linguistique? Paradoxalement, Harris ne prend pas de chances sur le destin, dans son propre domaine, de celui auquel on n'a pas arrêté d'appliquer la caractérisation de la *New York Times Book Review*: "arguably the most important intellectual alive".

Références

- CALVET, L.-J. (1987) *La Guerre des langues et les politiques linguistiques*, Paris, Payot.
- CHOMSKY, N. (1970) «Remarks on Nominalization», in R. Jacobs & P. Rosenbaum (éd.), *Readings in English Transformational Grammar*, p. 184-221.
- GREWENDORF, G. (1994) Interview with Noam Chomsky, *Linguistische Berichte* 153, p. 386-395.
- GROSS, M. (1979) «On the Failure of Generative Grammar», *Language* 55, p. 859-885.

- HAGÈGE, C. (1976) *La Grammaire générative. Réflexions critiques*, Paris, Presses Universitaires de France.
- HAGÈGE, C. (1981) *Critical Reflections on Generative Grammar*, Lake Bluff, IL, Jupiter Press. (Traduction de Hagège 1976)
- HARRIS, R. A. (1990) *The Life and Death of Generative Semantics*, Ph.D. dissertation for Rensselaer Polytechnic Institute.
- HUCK, G. J. & J. GOLDSMITH (1995) *Ideology and Linguistic Theory. Noam Chomsky and the Deep Structure Debates*, New York, Routledge.
- KUHN, T. (1970) *The Structure of Scientific Revolutions*, Chicago, The University of Chicago Press.
- LAKOFF, G. (1976) «Toward Generative Semantics», in J. McCawley (éd.), *Notes from the Linguistic Underground*, p. 43-61.
- LECLERC, J. (1989) *La Guerre des langues dans l'affichage*, essai, Montréal, VLB.
- MURRAY, S. (1993) *Theory Groups and the Study of Language in North America: a Social History*, Philadelphie, Benjamins.
- NEUMEYER, F. (1980) *Linguistic Theory in America*, New York, Academic Press.
- PIATELLI-PALMARINI, M. (1983) *Language and Learning: the debate between Jean Piaget and Noam Chomsky*, Londres, Routledge and Kegan Paul. (1re éd. fr.: 1979)
- WARDAUGH, R. (1987) *Languages in Competition*, Oxford et New York, Blackwell.